

Erreffe

Retoriche dell'animalità

Rhétoriques de l'animalité

a cura di
Sergio Dalla Bernardina

Retoriche dell'animalità/
Rhétoriques de l'animalité
Sergio Dalla Bernardina

Nuovi problemi sui rapporti
tra uomo e animali
Tra antropologia, ecologia e
bioetica
Vittorio Lanternari

Le conflit entre les
chasseurs et les
protecteurs de la nature
Raphaël Larrère

Mastodonte et fil d'acier
L'épopée du cheval breton
Bernadette Lizet

De la naissance à la mort
dans la symbolique du porc
en Corse
Max Caisson

L'animalità nella fiaba
Metamorfosi degli animali
nella fiaba
Nicole Belmont

La dialettica dell'orso e
del lupo
Sophie Bobbé

La donna dei gatti
Dalla gattara anomica alla
tutor della legge "281"
Anna Mannucci

Pour la pacification des
rapports entre tous les
vivants: l'antispécisme
Marie-Catherine Dubreuil

Dai piaceri del cacciatore
alle sofferenze
dell'animalista: violenza e
iconografia
Sergio Dalla Bernardina

Interventi

Furore
Conversando con Daniele
Giovannoni
Isa Melli

BERNADETTE
LIZET

Mastodonte et fil d'acier

L'épopée du cheval breton

“Le cheval, on a toujours ça dans le sang, *gwad keseg*¹, quoi!”. En 1986, un vieil éleveur léonard exprimait ainsi sa ferveur devant l'équipe venue tourner un film sur le concours de Landivisiau. Landivisiau: “chef-lieu de canton du Finistère, 23 km de Morlaix, 5.445 habitants, chemin de fer”, note laconiquement le Nouveau Larousse Universel en deux volumes (1944). Pour tout Breton, *Landi* représente bien autre chose. C'est d'abord la gare. Le trafic y est discret aujourd'hui, mais les gens du pays revoient encore les bandes de chevaux conduits par les commis des grands marchands descendre la côte d'accès au quai d'embarquement. Les jours de foire, mais pas seulement. Car se croisaient là deux flux commerciaux: l'un reliait l'aire finistérienne de production intensive de poulains et la zone d'élevage de ces poulains en Cornouailles et en pays de Vannes, l'autre exportait vers Paris, l'Italie, l'Espagne, et aussi l'Allemagne, l'Angleterre parfois. En 1939, 18.000 chevaux quittaient ainsi la Bretagne². C'étaient de jeunes bêtes de travail³ demandées par les vigneron méditerranéens et bordelais, les agriculteurs du Massif Central et de la Vendée, les mines du Nord, ou encore des reproducteurs qui partaient

vers la Suisse, l'Italie, l'Espagne, et aussi des animaux de réforme envoyés à l'abattoir parisien de Vaugirard, qui possédait son terminus ferroviaire. Avril 1930 fut un mois record (2.596 bêtes recensées).

Le commerce du cheval a monétarisé l'économie rurale bretonne. Ruche ou chaos hippique, et même “grouillement de puces”⁴: les observateurs avertis (dignitaires de l'armée, vétérinaires, maquignons, grands éleveurs) ont trouvé des expressions colorées pour évoquer la densité et la complexité des flux. Il est vrai que l'histoire sociale de la production chevaline en Bretagne est longue, complexe, mouvementée et paradoxale.

Sang de cheval

L'historien Jacques Mulliez a trouvé un intérêt tout particulier à explorer les sources régionales⁵. Elles lui ont permis de confirmer la présence d'un important cheptel équin dans toute la province de l'Ancien Régime, et surtout de repérer une mutation qui s'est accomplie dès la fin du XVII^e siècle dans les terres riches des évêchés du Léon et du Tréguie⁶. Les paysans s'y démarquent alors du mode rustique d'élevage du bidet des landes, ces “vilains petits chevaux” décrits par de nombreux voyageurs – d'une grande résistance au demeurant, et très utiles à la vie locale. Les gens du littoral nord-ouest logent désormais leurs juments dans la *crèche*, ils les nourrissent bien, et sans doute les sélectionnent-ils déjà. Elles sont plus fortes pour le tirage, et par ailleurs familiarisées; elles prennent donc la place des bœufs dans les travaux des champs et le transport routier. Promues poulinières, elles sont une source de profit pour les paysans, les marchands parcourent le pays pour enlever les jeunes. “Les chevaux ne sortent presque point de l'écurie”, précise l'auteur d'un rapport sur les chevaux de régiments destiné au Roi⁷. Quand on

¹ *Gwad keseg* (sang de cheval) est le nom qui a été donné au documentaire (vidéo, 25 mn, production: Institut culturel de Bretagne, ACAV et Société d'Ethnologie bretonne).

² Voir J. Corre (1993, p. 64 a).

³ Agées de quatre à six ans, bien dressées, des juments et des surtout des hongres (les mâles étaient castrés par centaines dans les cours des marchands et des hongreurs).

⁴ Formulations d'E. Frouin (1927), de R. Musset (1917) et d'un marchand de chevaux (entretien personnel, 1983).

⁵ Mulliez (1983). Il s'agit essentiellement

des archives (nationales et départementales) et de quelques ouvrages (dont R. Musset, 1917).

⁶ Mulliez, op. cit., p. 45-47. Y. Le Berre (1982) avait fait la même analyse, mais à partir de sources postérieures (en particulier J.-F. Brousmiche, années 1830): il situe donc ces événements un siècle et demi plus tard (première moitié du XIX^e siècle).

⁷ “En 1788, Chabert note que l'élevage dans l'évêché du Léon est 'entièrement artificiel' et que 'les chevaux ne sortent presque point de l'écurie'... Désormais les poulinières paient leur nourriture par le

GUINGAMP, 1983, CONCOURS
DES "DEUX ANS": UNE IMAGE
DE LA PLACE DU CHEVAL
DANS LA SOCIÉTÉ BRETONNE.
(PH. YVON LE BERRE)



les extirpe de là pour les mettre sur le champ de foire, c'est dans un état "d'embonpoint qui tient de l'obésité"⁸. Le régime alimentaire de ces jeunes bêtes vouées au commerce surprend tous les observateurs: "choux panets, naveaux cuits... son, jonc pilé en guise d'avoine"⁹, une mixture à laquelle on ajoute "du lait, du son et d'autres légumes hachés"¹⁰. Un siècle plus tard, J.-F. Brousmiche s'étonne de la proximité entre le paysan léonard et les chevaux:

Redoutant pour eux la froideur de l'écurie, il leur donne une place dans sa maison d'habitation, il prépare leur nourriture avec autant et même plus de soin que la sienne, il la leur donne chaude, quand (ils) sont destinés à la vente...¹¹.

Le commerce du cheval a apporté l'aisance matérielle au Léon et au Trégorrois, et l'efferves-

travail et le poulinaige, ce qui a sans doute entraîné une augmentation des surfaces ensemencées en navets et panais..." Mulliez, op.cit., p. 47.

⁸ Les paysans les gardent alors entre dix-huit mois et deux ans. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils prendront l'habitude d'effectuer un sevrage très précoce (deux à trois mois).

⁹ Rapport du sieur Corran, inspecteur de l'évêché du Léon, sur l'état des haras, 1715, cité par J. Mulliez, op. cit., p. 43.

¹⁰ Le Boucher du Crosco, 1770, cité par Mulliez, op. cit., p. 45.

¹¹ Cité par Le Berre, 1982, p. 19.

¹² 32 920 exactement à la fin du XVIII^e siècle, selon l'une des sources citées par J. Mulliez (2000, p. 89).

¹³ Mulliez, 2000, op. cit., p. 88.

¹⁴ Selon l'expression consacrée à l'époque (par exemple Frouin, 1927 ou Saint Gal de Pons, 1931).

¹⁵ Cité par Corre, op. cit., p. 55.

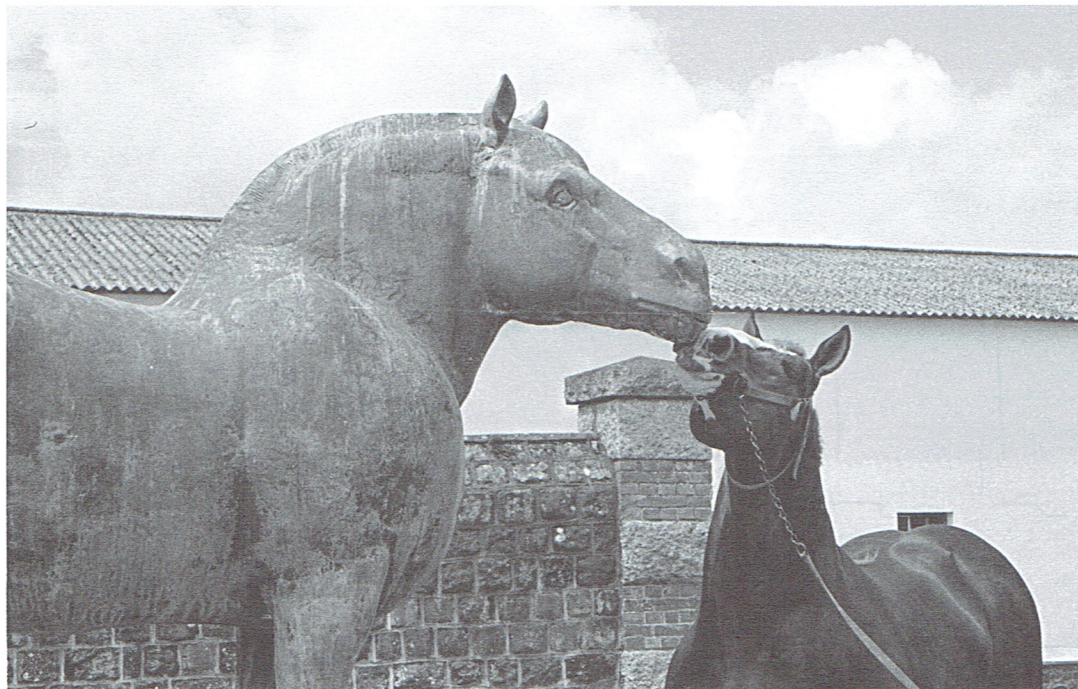
cence commerciale gagne l'ensemble de la province: le nombre de chevaux exportés double du XVII^e au XVIII^e siècle¹². Une chaîne complexe de fabrication du cheval breton s'élabore:

Les poulains de l'évêché de Tréguier sont achetés à l'âge de dix-huit mois et deux ans par les cultivateurs de Dol et Saint-Malo qui les font travailler à la culture jusqu'à l'âge de cinq ans... ils sont revendus aux Normands (qui les redistribuent dans le Bassin Parisien). Quant à ceux du Léon, ils sont achetés en partie pour les mêmes marchands normands, en partie par les nourriciers de Kemper, ils y restent... jusqu'à l'âge de trois ans et sont alors achetés par les Normands pour être redistribués dans la province et le Bassin Parisien¹³.

Le système d'élevage atteint sa plus grande efficacité économique et sociale dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, époque de développement maximum du réseau de chemin de fer et de complémentarité entre le cheval-vapeur et la traction animale, avant la "crise de l'automobilisme"¹⁴. En 1924, Michel Monnier écrit:

Il roule tant d'argent dans notre département grâce à l'élevage du cheval et au commerce hippique, poussé à l'extrême degré de spécialité et d'activité, que tout le monde vit plus ou moins directement... les uns même exclusivement de cette industrie¹⁵.

EN 1986, À LA STATION DÉTALONS DE CALLAC, L'ÉTALON POSTIER OCÉANIC AUPRES DE LA STATUE DU GRAND ANCÊTRE. (PH. YVON LE BERRE)



Identité duelle

Cette culture équestre marchande, aujourd'hui fortement teintée de nostalgie, imprègne encore la Bretagne rurale. Dans le foyer historique du littoral nord-ouest, deux statues édifiées sur d'anciennes places fortes du négoce en apportent un frappant témoignage. Chacun de ces étalons, consciencieusement *fleuri*¹⁶, accuse un type bien particulier. Le héros de Callac, un bourg endormi dans les terres des Côtes d'Armor, c'est Naous, un Trait énorme, ancêtre de nombreux reproducteurs d'élite actuels, qui fit la monte de 1938 à 1953¹⁷. Le commerce tirait fort et la demande allait vers le "gros". Depuis 1958, grâce à un soutien financier du ministère de la Culture, la silhouette massive et fière de Naous marque l'entrée de la station de monte des Haras Nationaux. L'élevage est resté actif dans ce canton de Callac, où l'on cultive la mémoire des ventes fabuleuses de poulains, où l'on entretient les lignées de poulinières qui les ont fait naître. Cinq étalons peuplaient les écuries lors de la saison 2000.

La statue érigée sur la place du marché de Landivisiau en 1983 représente le Postier idéal.

Le directeur du Syndicat des éleveurs de chevaux bretons pèse ses mots pour l'évoquer:

Le Postier n'existe pas, on ne le trouve jamais, mais parmi les chevaux bretons, ceux qui ont le type postier ont plus d'allure, un tissu plus fin, ils se déplacent d'une façon plus énergique, ils sont plus typés en tête, ils se rapprochent du sang chaud, ils ont une encolure longue et dégagée, bien greffée, une belle attache de tête, des oreilles petites ou en tout cas mobiles et expressives... Le Postier, ce n'est que des plus par rapport à cette population bretonne. Le Trait se définit par des moins¹⁸.

Curieuse identité de race, qui tend à dévaloriser ce qui lui est propre: l'appartenance à la catégorie "trait" de l'espèce chevaline, c'est-à-dire la puissance de traction et l'esthétique qui la garantit. La qualification vient par des critères qui sont spécifiques aux chevaux "de sang", et tout particulièrement la conformation de la tête, qui doit être "gravure". Les propos sibyllins du représentant des éleveurs trouvent leur signification dans un tumultueux conflit des origines. En 1911, trente ans après les éleveurs du Nivernais qui ouvrent un premier répertoire officiel de chevaux lourds, paraît à Brest le tome un de la Section bretonne du stud-book des chevaux de trait français. Avant-propos du président de la Section de production chevaline de la Société des agriculteurs de France¹⁹:

¹⁶ Exact état d'engraissement susceptible de favoriser la vente (terme d'éleveur).

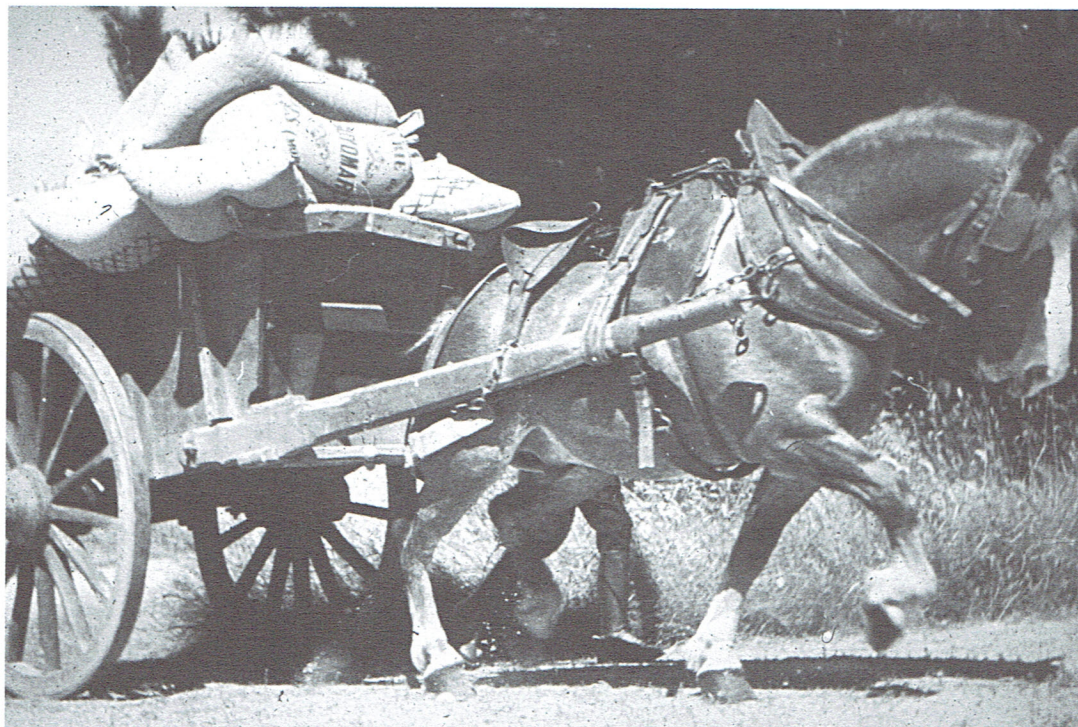
¹⁷ Le Berre, 1999, p. 14.

¹⁸ Les entretiens avec les directeurs des Haras nationaux (Hennebont et Lamballe)

et avec le directeur du Syndicat des éleveurs ont été réalisés en août 2000.

¹⁹ Créée en 1867, reconnue d'utilité publique en 1872, la SAF "a été au cœur de la mise en place progressive des orga-

CONCOURS ÉPREUVE POUR ÉTALONS DE CHEVAUX DE TRAIT DANS L'AVANT-GUERRE: MONTÉE AVEC UNE FORTE CHARGE POUR ÉPROUVER LE COURAGE ET LE DEGRÉ DE DRESSAGE. (PH. YANN DELAFOSSE-DAVID)



Ce fascicule contient l'inscription... de 129 étalons et de 525 juments; tous sont de trait pur; il n'entre, dans leur origine, aucune trace de croisement avec des animaux d'espèce étrangère d'un autre sang (particulièrement avec les métis demi-sang anglais, connus sous les noms de chevaux Norfolk ou Hackney).

L'année suivante, riposte de la Société hippique²⁰ de Saint-Pol-de-Léon, la première à s'être constituée en France, en 1850. Elle édite son propre répertoire, intitulé "Stud-book de la race postière Norfolk-bretonne" (1568 sujets enregistrés). Voici le premier paragraphe de l'introduction:

Nous avons pensé... que ce livre d'origine s'impose à cause des étonnants progrès accomplis par le Norfolk breton, à cause des succès qu'il a remportés à Paris depuis la création du Concours central hippique²¹, à

cause des demandes de plus en plus nombreuses de reproducteurs qui nous sont faites, tant pour les autres régions de France, que pour l'étranger, notamment pour l'Italie, l'Espagne, le Brésil, la République argentine. Ces considérations et les conseils de juges éclairés nous commandent de fixer le type d'une race aujourd'hui si appréciée, d'en assurer la pureté, garantie de son pouvoir héréditaire.

C'est la demande étrangère, la pluie "d'or américain" et l'attraction exercée par les grands concours internationaux (expositions universelles, concours central de Paris etc.) vers la fin du XIX^e siècle, qui imposent à tous les éleveurs de chevaux européens l'institution du "livre des origines" – traduction approximative de l'anglais *stud-book*, le livre de l'écurie des aristocrates anglais du XVIII^e siècle, créateurs du *Thoroughbred*, le pur-sang. Les Américains exigent les preuves d'une bonne ascendance chez les géniteurs d'élite qui vont traverser l'Atlantique. Pour essayer de se placer sur ce marché lucratif, toutes les grandes régions d'élevage traditionnel d'Europe de l'Ouest adoptent le système élaboré par la *gentry* anglaise deux siècles auparavant. Les berceaux de race tracent leurs frontières et se lancent dans le contrôle et l'affichage de l'identité des reproducteurs, consignée par écrit, éprouvée dans les concours de modèles et allures²². C'est l'inflation des discours sur le

nisations professionnelles agricoles" (syndicalisme agricole, dès 1886 avec l'union centrale des syndicats des agriculteurs de France, mais aussi mutualisme, organismes de crédit, "mission de développement par le progrès technique", création d'écoles d'agronomie et d'agriculture). Voir le site www.agriculteursdefrance.com.

²⁰ Institutions progressivement mises en place par les Haras nationaux dans toute la

France pour servir d'intermédiaire avec les éleveurs. Elles fonctionnent grâce aux cotisations de leurs membres et à des subventions des départements et de l'État. Les temps forts sont les concours, qu'elles organisent au printemps et à l'automne (Corre, op. cit., p. 108).

²¹ En 1905.

²² Les concours de chevaux avec dotation de primes d'encouragement existent

GARE DE LANDIVISIAU:
EMBARQUEMENT D'UN JEUNE
ÉTALON POUR NICE, EN 1982.
(DROITS RÉSERVÉS).



sang pur, dont seraient seuls dotés les géniteurs de rang supérieur, améliorateurs des "races secondaires"²³. Cette course à l'anoblissement intervient dans une phase particulièrement critique de la civilisation du cheval: après le choc de la machine à vapeur et du chemin de fer, la

voiture à essence menace. Les théoriciens multiplient les thèses sur le type de cheval qu'il faut produire pour ce marché incertain.

Deux stratégies pour la race

Les deux stud-book bretons qui se livrent dans les années 1910 à ces joutes oratoires sur le sang pur émanent du foyer d'éleveurs du Nord-Finistère. Deux cercles de spécialistes y développent, depuis une vingtaine d'années déjà, des stratégies institutionnelles antagonistes. Sous la bannière de la Société hippique de Saint-Pol-de-Léon, un petit groupe d'aristocrates terriens et de notables agricoles locaux créent le Norfolk-breton – bientôt baptisé "demi-sang breton"²⁴. Ils suivent la mode de l'attelage de luxe lancée par les clubs de *coach men* de l'Angleterre urbaine, qui se sont réapproprié l'ancien mode de transport ordinaire pour leurs loisirs et qui ont consacré le Norfolk, puissant trotteur au geste spectaculaire, désigné dans les milieux huppés français par le mot anglais *roadster*, ou par l'anglicisme *steppeur*²⁵.

Le demi-sang breton correspond surtout à une nouvelle demande de l'armée, qui doit renforcer ses trains d'artillerie. Une Société nationale du Trait léger sélectionné par l'épreuve voit d'ailleurs le jour en 1906, à l'instigation d'un aristocrate breton, qui dote sa province de

depuis la Restauration, et la mise en place des comices agricoles en 1851 (Langlois 1994, p. 156). Frouin (op. cit.) en a fait l'analyse historique pour la Bretagne. Comme partout ailleurs, ils favorisent le cheval de selle ("de sang"). "En 1860, ... les concours de pouliches à Lamballe, Guingamp et Corlay sont intitulés Concours de demi-sang et de Trait léger, et il est exigé que les animaux primés courent publiquement dans l'année, au trot ou au galop. Or, Lamballe et Guingamp sont à ce moment deux centres de bons animaux de Trait... Puis, à partir de 1864, les primes de l'administration des Haras (État), ne sont plus données dans les concours qu'aux poulinières suivies d'un étalon de Pur-Sang de l'État... C'est l'orientation définitive vers la fabrication du cheval de sang qui continuera jusque vers 1908-1912".

²³ Frouin, op. cit., p. 31.

²⁴ Les éleveurs du pays lénoard entreprennent en fait de systématiser un croi-

sement éprouvé par le Haras de Lamballe depuis plusieurs dizaines d'années: de 1849 à 1900, 103 étalons dits "Norfolk" sont répartis dans les stations du Finistère, et tout particulièrement à Saint-Pol-de-Léon (Le Berre, op. cit., p. 19).

²⁵ La recherche ethno-historique amorcée par Joëlle Corre (op.cit.) sur les liens existant entre les marchands de chevaux de Landivisiau et les julots, la caste paysanne du Haut-Léon étudiée par Y. Le Gallo (1982), ouvre des pistes passionnantes sur le rôle de l'élevage du cheval dans la construction d'un élite rurale locale. Le directeur du stud-book rapporte dans ces termes une histoire qui se raconte aujourd'hui sur les terrains de concours: "Les notables de Saint-Pol, ceux qui portaient la bannière dans les fêtes paroissiales, allaient attendre à la gare pour prendre les étalons Postiers, ils se faisaient une gloire de traverser le bourg pour aller à la station de monte". Quant au directeur du Haras de Lamballe, il juge les Finistériens "fiérots".

nombreux concours²⁶. Le premier stud-book du Postier Norfolk-breton donne des gages à la remonte militaire: "Le Norfolk breton sera toujours un artilleur typique". La déclaration est assortie d'une série de chiffres attestant d'un bon "indice de compacité" chez le sujet caractéristique de la race. Cet effort de contrôle mathématique des proportions de l'animal en dit long sur la tentation de tirer vers le "sang", vers des animaux légers.

"Toujours plus gros, toujours plus lourd": le cheval de trait patronné par la Société des agriculteurs de France suit au contraire le rail de la demande pour la grande culture, dont le matériel se perfectionne et s'appesantit. Mais la Société des agriculteurs de France est également influencée par les acheteurs d'outre Atlantique qui ont engagé les éleveurs d'Europe occidentale dans un processus de monumentalisation des bêtes de concours. À côté des Shire anglais, des Belges ou des Percherons, les Bretons ne font pas le poids: la Section bretonne de la Société des agriculteurs de France vise l'indigénat, mais il faut d'abord améliorer la jumenterie pour renforcer la charpente et donner de l'ampleur. Donc, en dépit de la proclamation figurant dans le premier stud-book, on croise. Sur le long terme, la population chevaline bretonne apparaît d'ailleurs comme un extraordinaire carrefour génétique. La politique nationale de l'élevage a fait du croisement avec des animaux exogènes un véritable dogme tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles²⁷, et le commerce intensif a infiltré dans les cheptels locaux les races exogènes qui se vendaient le mieux. Le Breton est ainsi fortement imprégné du type norfolk, mais aussi percheron, dont les représentants se font nombreux dans les écuries du Haras de Lamballe au tournant du XIX^e siècle. Puis leur effectif décroît régulièrement au bénéfice de l'Ardennais qui vient à la mode, et dont s'empare le négoce. Le Naous de Callac est "né de mère O.I. (origine inconnue)", souligne aujourd'hui le directeur du Syndicat des éleveurs.

"Origine inconnue". Tous les éleveurs savent bien qu'une énorme Ardennaise, jument hors-la-loi du stud-book, a été débarquée du train – peut-être à Landivisiau – dans les années 1930, et cédée pour une belle somme à un éleveur des Côtes du Nord²⁸. Accouplée à un vrai Breton (porteur du "diplôme" et du matricule), elle a donné ce grand raceur qui va laisser une profonde empreinte génétique, mais aussi idéologique.

Le vis-à-vis hiératique de Naous, Trait ardennais-breton, et d'un Postier dérivé de Norfolk excellemment bretonnisé, exprime l'essentiel de la culture des éleveurs: la conquête du statut de race supérieure et le travail d'intégration d'influences contraires. Axée sur le cheval de sang des élites prôné par les Haras, mais également tournée vers l'artilleur demi-sang (ou Trait léger) de la remonte militaire, la Société hippique locale se heurte à la politique d'élevage engagée par Société nationale des agriculteurs, qui investit le gros Trait. Avec le soutien des représentants politiques départementaux, la Section bretonne du stud-book des chevaux de trait français entend devenir le partenaire légitime des Haras et engage un travail de sélection dans la durée qui contrecarre les intérêts opportunistes du négoce.

Le sang sous la masse

Avec le retentissant succès du Concours central de Paris en 1905, la vague postière fait connaître l'élevage breton²⁹, qui place désormais des étalons dans le commerce international (l'Italie, l'Espagne, l'Argentine, le Brésil)³⁰. Mais le "gros" va intégrer le "sang". Le 4 janvier 1926, une décision ministérielle met fin à l'aventure saintpolitaine. Il n'existe plus désormais qu'un seul stud-book, "une seule série de numéros d'inscriptions, celle des Traits, distingués en Traits Postiers Bretons et Traits Bretons"³¹. Pour la gloire, la Société hippique de Saint-Pol enregistre cette même année son dernier fascicule, qui comptabilise 5.218 sujets.

Toutefois, dans ces années fastes de l'industrie chevaline bretonne, le Syndicat des éleveurs et son stud-book administratif ne font pas vraiment recette. Leur rôle se limite en effet à "une qualification plus formelle auprès des acheteurs étrangers"³². Il est même question de fermer le Livre, les inscriptions étant insuffisantes. En 1927, les Haras détiennent 936 reproducteurs (194 "Trait Postiers", 402 "Trait Bretons", 33 Ardennais). Ils approuvent 300 mâles pour l'étalonnage privé; ils en autorisent 142 de moindre qualité et... en

²⁶ Ancien officier de marine, le comte Henri De Robien rédige en 1907 une monographie, "Le Norfolk-breton devant l'opinion", qui reçoit le prix agronomique de la Société des Agriculteurs de France.

²⁷ Mulliez, op. cit., p. 323-332.

²⁸ Naous est né à Plusquellec, près de Callac.

²⁹ Le *Sport Universel Illustré* a joué un rôle direct dans l'établissement de cette répu-

tation. H. de Robien réunit d'ailleurs dans un tirage à part, sous le titre "Le Norfolk-Breton. Au Pays de Cornouaille", tous les articles parus entre 1905 et 1909 (voir Mennessier de la Lance).

³⁰ Le Percheron domine l'Amérique du Nord.

³¹ Frouin, op. cit., p. 78.

³² Saint Gal de Pons, op. cit., p. 176.

MEUNIER DANS LES ENVIRONS DE ROSTRENEAU AU DÉBUT DU SIÈCLE. (DROITS RÉSERVÉS).



“acceptent” 868³³. Une très grande majorité d'étalons est donc simplement tolérée, sans compter tous ceux qui saillissent en fraude... En 1931, A. Saint Gal de Pons écrit:

Combien de nos juments reçoivent encore les services des étalons de meunier? Leurs produits sont facilement reconnaissables sur les champs de foire... Dans notre vieille *Mam Goz*, la Bretagne, on retrouvera encore longtemps le vieux fond bidet, bidet de selle ou sommier, promenant par monts et par vaux son allure un peu dégingandée et son académie d'un autre âge...³⁴.

Les paysans bretons sont donc très longtemps restés méfiants à l'égard des étalons officiels, préférant des reproducteurs discrets qui correspondaient à leurs propres critères d'utilité

commerciale³⁵. Les étalons bidets des meuniers – l'un des sujets privilégiés des photographes avides de folklore breton – correspondaient en fait aux besoins des petites fermes des coins arides. Les autorités du stud-book essaient d'y répondre en reconnaissant un type particulier, le Centre Montagne, qui vient compléter la gamme des modèles de chevaux bretons dans les années 1930. Mais les campagnes fertiles veulent déjà du lourd: les années “Naous” vont commencer. Les Haras restreignent le service des Ardennais (33 sujets dans leurs écuries en 1927). Rien n'y fait: du chemin de fer débarquent leurs énormes cousins belges. Saint Gal de Pons observe avec réprobation les étalonniers et les courtiers qui achètent des poulains entiers “au wagon”, et qui “cherchent à les introduire dans les concours ou dans les marques d'étalons, nantis de fausses cartes bretonnes”³⁶... Ceux qui tiennent étalon pour assurer les saillies et ceux qui élèvent les jeunes mâles pour les vendre à l'Etat – souvent les mêmes – font le lien entre la logique marchande et l'esprit de sélection; face au couple institutionnel constitué par l'administration des Haras et le Syndicat des éleveurs, ils oscillent entre l'évitement et l'enveloppement, en élaborant un art consommé de la fraude sur les “papiers d'origi-

³³ Frouin, op. cit., p. 48.

³⁴ Saint Gal de Pons, op. cit., p. 171.

³⁵ J. Mulliez (2000, p. 91) parle d'une “remarquable incompréhension” de la pratique populaire de la part des “administrateurs chargés depuis Colbert de conduire cet élevage, incompréhension d'autant plus forte qu'on s'éloigne du terrain pour se rapprocher de Versailles”. L'historien des haras français insiste sur

une divergence fondamentale entre le monde des Haras et celui de l'agriculture bretonne, qui se tourne vers l'industrie chevaline: celui-là fonde son système d'élevage sur les mâles, jugés seuls améliorateurs, et celui-ci, sur les femelles, les mâles faisant un bref office de reproducteurs avant de repartir dans les circuits du commerce.

³⁶ Saint Gal de Pons, op.cit., p. 169.

LE MARCHÉ AU CADRAN DE SAINT-MAYEUX, CONÇU POUR MODERNISER LA COMMERCIALISATION DU POULAIN DE VIANDE (1986) (PH. YVON LE BERRE).



ne”³⁷ et du travail maquignon sur l'apparence pour la présentation aux concours-achats.

L'industrie chevaline se maintient en Bretagne beaucoup plus longtemps qu'ailleurs. La grande force de l'élevage breton est d'avoir traversé la crise de la motorisation agricole et des transports sans s'effondrer. Tandis que la voiture et le tracteur font plonger la grande voisine, la race percheronne rivée à l'exportation nord-américaine et à sa logique urbaine d'exhibitions d'attelage, la Bretonne se contente de débouchés de proximité moins prestigieux: le marché intérieur occasionnel (Midi viticole de l'après-guerre par exemple), et l'Espagne, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, l'Afrique du Nord, etc.³⁸. À ces clients méridionaux, elle offre des animaux de travail performants qui ont encore leur place dans une économie agricole et rurale au développement décalé. Le “sang de cheval” et le tissu

très dominant de la petite propriété en faire-valoir direct font vivre jusque dans les années 1960 une jumenterie nombreuse et diverse qu'on peut qualifier d'anachronique, au regard de l'évolution agricole générale. Dans cette période d'entretien attentif d'un système fragilisé, les éleveurs se rapprochent des Haras et de leur Syndicat. Le jeu des primes et des gratifications symboliques des concours de race se substitue à la motivation commerciale: l'activité se transforme en hobby. “Le jour où on vend le poulain est beaucoup, beaucoup moins important que celui où on va au concours”, dit aujourd'hui le directeur du Syndicat des éleveurs³⁹. Un vis-à-vis tendu et passionné s'installe entre les Haras, le Syndicat des éleveurs – celui des étalonniers disparaît à la fin des années 1970 – et les éleveurs eux-mêmes, qui se divisent en propriétaires de poulinières de grandes lignées (une ou deux par ferme), et en sélectionneurs de jeunes mâles vendus à l'administration, après quelques mois d'alimentation spéciale.

Viande de cheval

En 1985, le sous-directeur du Haras d'Hennebont affecte l'énorme Oscar à la station finistérienne de Bannalec, dans ce qui fut un actif berceau secondaire du Postier⁴⁰. “Trente-trois de tour de canon”, voilà ce qu'en dit aujourd'hui le

³⁷ Dans sa thèse pour l'obtention du diplôme vétérinaire soutenue en 1941, J. Houdus se réjouit de l'innovation introduite par les responsables du stud-book, qu'il considère comme un tournant de son histoire: “Les poulains doivent être présentés en public et en liberté, trotant à côté de leur mère ou la tétant. Ces détails ont une grande importance car ils évitent des fraudes regrettables (au début, certains poulains avaient été présentés, pour être

inscrits, accompagnés d'une jument qui n'étaient point leur mère)” (p. 46).

³⁸ Houdus, 1941, p. 54-57.

³⁹ Il parle des ventes des poulains mâles pour la boucherie. Les tractations pour les pouliches destinées à l'élevage suscitent, elles, un très vif intérêt.

⁴⁰ En 1924, une section spéciale du stud-book est créée pour les “Postiers de Cornouailles”.

directeur du stud-book. Le raccourci morphologique caractérise l'orientation qui est alors donnée à l'élevage. Ce monde nostalgique de l'âge d'or, gestionnaire des grandes lignées de poulinières, devient en effet la cible des zootechniciens. La Bretagne est devenue l'un des haut-lieux de l'agriculture productiviste, une mutation engagée dans l'immédiat après-guerre. Elle sera le foyer d'élaboration d'une filière hippophagique moderne. Un an après sa création en 1950, la FNSEA⁴¹ avait ouvert une section chevaline, à laquelle la communauté équestre opposait dans toute la France une double résistance: les "hommes de chevaux" de la tradition cavalière élitiste étaient contre l'idéologie générale du progrès agricole, et contre l'hippophagie. En 1978, la section chevaline s'anime brusquement avec la présidence de François Coatalem, éleveur industriel de porcs, fils d'éta lonnier du Finistère Nord⁴². Dans la décennie 70-80, un partenariat agité s'engage avec les Haras nationaux. "Après avoir essayé de tout faire échouer, ils se sont attribué la paternité du dispositif": dans le grand style du syndicalisme agricole français, le directeur du stud-book retrace ainsi l'épisode riche en événements. Ce "dispositif" implique la recherche technico-économique, avec laquelle les Haras Nationaux nouent une solide relation contractuelle⁴³. Véritable contre-culture de "l'hippisme", la "chevaline" s'établit.

La production-viande est lancée⁴⁴. En 1977, Emmanuel Rossier et Julien Coléou caractérisent ainsi le nouveau système:

Pour soutenir le développement des nouvelles formes de production et d'utilisation de ses chevaux lourds, la France a besoin de structures organisées bâties sur le modèle de groupements régionaux de production et d'engraissement...: création d'ateliers spécialisés de reproduction et de production de poulains sevrés d'une part, d'engraissement d'autre part; établissement de relations contractuelles entre les groupements de naisseurs et des structures capables d'engraisser... Mise en œuvre de programmes d'aménagement installant chaque activité dans le type de zone le plus favorable à son développement... Il est logique d'envisager des complémentarités entre zones, les ateliers ou groupements de naissance pouvant se développer, comme pour d'autres espèces, dans des zones de collines ou de montagne...⁴⁵.

La folie du lourd

À la tête de la Fédération nationale chevaline (FNSEA), François Coatalem obtient en 1979 une mesure administrative – le *jumelage* – qui impose aux importateurs de viande française un pourcentage d'abattage de chevaux français⁴⁶. Le commerce est euphorique, l'élevage se restructure en se diversifiant à nouveau. C'est dans la spécialisation vers la viande que la Bretagne accède véritablement au statut de race majeure, amélioratrice de berceaux dits "secondaires", dans le Massif Central et les Pyrénées⁴⁷. Les éleveurs des trois départements armoricains améliorent leur cheptel sur de nouveaux critères de conformation et vendent des reproducteurs dans les nouveaux élevages montagnards en "plein air intégral" qui se sont montés de toutes pièces. Ils vendent aussi "à l'Italie", un nouveau foyer d'élevage et de consommation de viande – jeune, blanche, qui n'a jamais plu aux Français. Le marché italien est l'objet de toutes les convoitises. C'est la folie du "lourd"⁴⁸. Les directeurs du Haras d'Hennebont et du Syndicat d'éleveurs se souviennent:

On avait beaucoup d'animaux avec des pattes à jus, des aplombs tordus...

C'était la grande époque où on croyait que pour produire de la viande il fallait de gros chevaux, des géniteurs d'une tonne. C'est vrai que quand on parle viande on parle de kilos, donc de taille, de masse, de poids. Quand je suis arrivé en 1982, le contrôleur général des Haras rappelait⁴⁹ tous les

⁴¹ Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles.

⁴² François Coatalem avait créé en 1972 un Comité National des Chevaux Lourds, qui prônait une reconversion des races chevalines de trait en races à viande, à l'image de l'évolution accomplie par les éleveurs de bovins de trait un siècle plus tôt.

⁴³ Le CEREOPA (Centre d'Études et de Recherches sur l'Économie et l'Organisation des Productions Agricoles) est créé en 1969. Il se dote quelques années plus tard d'une cellule spécialisée sur le cheval. Études et Réalisations Pédagogiques sur le Cheval, sous la responsabilité de Julien Coléou, un agronome d'origine bretonne (chaire de Zootechnie de l'INA) et d'Henri Blanc, directeur des Haras Nationaux. Le CEREOPA est aujourd'hui intégré à l'Établissement public administratif les Haras nationaux.

⁴⁴ Il s'agit en fait d'une relance. Car les sociétés de protection de l'animal ont mené campagne un siècle plus tôt à travers l'Europe occidentale pour lever le puissant tabou

social sur l'hippophagie. Mais il faudra l'argumentaire médical, en pleine épidémie de tuberculose, pour libérer la consommation. Les promoteurs de l'hippophagie annoncent ainsi la mutation du cheval de travail en bête de boucherie (Pierre, 2003). L'hippophagie restera néanmoins toujours très marginale en Europe.

⁴⁵ Rossier et Coléou, 1976, p. 69.

⁴⁶ Accord dénoncé en 1987.

⁴⁷ Le symptôme de "sous-race" stigmatisant se déplace: les nouveaux éleveurs des montagnes méridionales préfèrent nettement l'expression de "zone de multiplication" (chaque époque construit son jargon).

⁴⁸ Changement symbolique de terme de référence pour le Trait (arrêté ministériel, parution au JO le 23 juillet 1976).

⁴⁹ Le rappel est le grand moment des concours. Le jury a délibéré, il désigne les meilleurs, qui sortent alors du groupe, et défilent pour examen complémentaire avant la proclamation des résultats.

gros Traits, les énormes chevaux de trait, cabossés, cagneux...

Il n'est pas impossible qu'Oscar et ses "Trente-trois de tour de canon" n'ait pas été irréprochable dans ses *dessous* – les quatre membres. Le terme de "pattes à jus" stigmatise les très gros modèles et le croisement avec l'Ardennais belge, auxquels on associe une maladie de peau provoquant démangeaisons et boutons suppurants. Il est d'autant plus disqualifiant qu'il déroge à la règle qui attribue au cheval, si proche de son éleveur, des jambes, une bouche et un nez. Quant aux allures, chères aux amoureux du Postier de l'ancien temps, elles n'entrent alors même plus en considération: les fameux "concours-épreuves" imposés depuis les débuts aux mâles Postiers ont cessé d'être obligatoires en 1984⁵⁰.

Dans ces années où l'esprit de l'intensif enfièvre la communauté du Trait Breton, un changement s'impose dans les concours de race. La sélection sur des critères bouchers et la nouvelle organisation de l'élevage entre la Bretagne et les zones de montagnes méridionales bousculent la classification en Trait, Postier et Centre Montagne, laborieusement établie dans les années 1930. Le directeur du stud-book raconte:

Quand je suis arrivé il y a dix-huit ans, on en était encore là, mais le Centre Montagne ne correspondait plus à grand-chose. Le Centre Montagne, c'était un petit trait, 1 m 55, avec une poitrine qui traînait par terre, des canons courts comme ça, beaucoup de cul. Un étalonnier m'a dit une fois: ce qu'il y a entre par terre et le passage de sangle ça pèse pas lourd au kilo. C'est du vide! Le Centre Montagne était un petit cheval musclé, fait dans la

viande, avec de la profondeur, facile d'entretien, avec du milieu⁵¹, qui correspondait bien, à une certaine époque, à la demande des zones extensives. Et au fur et à mesure que les juments du Massif Central ont grandi, ces petits chevaux n'arrivaient plus à les saillir. Ils étaient trop profonds, trop ramassés, trop courts, ils n'arrivaient plus à les saillir en liberté⁵².

Spermogrammes et insémination artificielle

La crise du Centre Montagne mérite une analyse approfondie. Elle marque un palier dans la course au kilo, et désigne le point obscur de la sélection bretonne, le blocage dans le parcours d'excellence bouchère.

"C'était une fausse route, on n'a pas besoin de géniteurs d'une tonne pour faire des poulains de boucherie", constate aujourd'hui le technicien de la race. Les Bretons ont mis leur savoir-faire et leur passion à fabriquer ces monuments de viande, jusqu'à la limite de l'entreprise de domestication, ces chevaux-là ne pouvant plus assurer la reproduction. Impasse, on l'a vu, dans les circuits qui raccordent les productions bretonne et pyrénéenne. Mais au plus fort de l'inflation du gabarit, c'est l'ensemble du marché des reproducteurs qui est ébranlé:

On était devenu une race à réputation extraordinairement mauvaise sur le plan de la fertilité des étalons, avec ces animaux hyper fleuris, les étalons bretons étaient gras, hormonés, ils ne faisaient pas de poulains...

La sollicitation à "faire du kilo" a trouvé en Bretagne un terrain culturel favorable, mais dans la confusion entre le lourd et le gras, l'art de développer le muscle et celui de *fleurir, possonner*⁵³) ou encore, comme on dit aujourd'hui sur les terrains de concours, *cochonner* une bête, en l'enrobant d'une couche de graisse qui masque ses défauts. Les étalonnières sont dépositaires des pratiques du négoce: si la modernisation des structures de la production a réussi en Bretagne, c'est sans doute parce que le fil historique de la culture maquignonne ne s'est jamais rompu. On a vu qu'à la fin du XVII^e siècle, dans les écuries des découvreurs de l'élevage hors sol, on engraisait à la soupe aux choux, aux navets et à l'ajonc pilé. À l'époque de Naous, la pratique du gavage inspire à un zootechnicien l'invention d'un "instrument servant aux mensurations du coefficient grassex", qui est utilisé au Haras de Lamballe⁵⁴. Les habitudes actuelles "d'élever les

⁵⁰ Dans les années 1980, seul subsistait le concours de Landivisiau, le lundi ou le mardi de Pentecôte. Il consistait à tourner en rond sur la place. À peine dressés, équipés de harnais vétustes et attelés à des véhicules en ruine, les étalons obèses étaient parfois calmés par injection de tranquillisants. Les transformations imposées pour corser l'examen (figures de dressage) lui ont été fatales. Plusieurs années se sont écoulées avant la réinvention de ces épreuves, sous la forme des "concours d'utilisation", incitant à un élevage plus naturel et à une éducation sportive.

⁵¹ "La dernière côte, la capacité abdominale, qui fait des chevaux un peu ventrus, capable de s'alimenter avec des fourrages

grossiers par rapport aux animaux qui ont la côte plate, un peu retroussés dans le flanc, à ceux-là il faut donner du foin et des céréales".

⁵² Un problème pointé par Yvon Le Berre dès 1982 (p. 84).

⁵³ Comme disait A. Saint Gal de Pons (op. cit.). "Posson: nourriture préparée avec des issues pour les porcs" (P. Fénelon, *Dictionnaire de d'histoire et de géographie agraires*, Paris, PUF, 1991).

⁵⁴ Houdus (op. cit.), citant l'article paru en 1935 dans la Revue de Zootechnie). Des mesures furent effectivement prises au Haras de Lamballe, permettant de d'analyser le processus de perte de poids résultant d'une alimentation "normale".

poulains dans une cave avec des betteraves sans voir le soleil" (témoignage du directeur du Haras d'Hennebont) montrent que ces manières de faire se sont perpétuées. La station expérimentale de Languidic, à quelques kilomètres d'Hennebont, avait été conçue pour contrôler la capacité des poulains à prendre du poids, à transformer efficacement la nourriture. Le protocole a été changé en 1994; on y teste à présent l'aptitude des futurs reproducteurs à faire "la monte en liberté", comme ils auront à l'accomplir dans les troupeaux de juments pyrénéennes, du Massif Central ou du sud de l'Italie. On espère aussi déstabiliser les étalonniers, les pousser à abandonner l'idéologie du gavage à l'auge pour adopter le simple pâturage.

Autre innovation, qui a permis de réparer l'image commerciale de l'étalon breton: le spermogramme.

On est la seule race à faire des spermogrammes préalables à la présentation des concours d'achat, toutes les autres races de chevaux de trait le font après. Problèmes avec les directeurs de Haras: celui qui touche, par exemple, un Percheron classé deuxième, qui l'emmène dans son dépôt, et se retrouve avec un spermogramme inférieur aux normes; il le rend, on lui donne ce qui reste, une queue de classement⁵⁵.

Les étalons bretons qui ne passent pas la barre des résultats exigés par la recherche spécialisée trouveront tout de même preneur, à moindre prix, chez des éleveurs du Massif Central et des Pyrénées. La monte naturelle s'accommodait d'une fertilité moyenne (préparation de la jument par l'étalon, saillies répétées, au moment de l'ovulation). Il en va tout autrement pour l'insémination artificielle, qui a été appliquée pour la première fois sur le terrain au Haras d'Hennebont, au plus fort de l'aventure bouchère⁵⁶. "L'I.A." a permis d'augmenter notablement le taux de fécondation des poulinières: le département d'Ille et Vilaine est ainsi passé du chiffre catastrophique de 30% de juments pleines en 1985, à 85% en 2000, et la métrite a été éradiquée. La transformation des gardes étalons des Haras en inséminateurs a rationalisé la gestion de la monte publique. Sa rentabilité avait

fait l'objet d'un débat virulent à l'Assemblée Nationale en octobre 1995, menaçant l'existence même de l'administration des Haras et du service public de la monte.

La réalisation de spermogrammes en préalable aux achats a modifié la procédure de classement dans les concours. Dans le berceau breton, les étalons "I.A" (aptes à l'insémination artificielle, qui exige une qualité maximum des spermatozoïdes, en concentration, en durée de vie et en mobilité), ont désormais la primeur, les "monte en main" constituant un deuxième choix. Ces progrès techniques et économiques ne sont pas sans effets pervers:

Ça a été un changement insidieux. Les techniques de conservation de sperme frais d'étalon n'ont pratiquement pas évolué depuis quinze ans... Le premier critère de sélection des étalons qui font la monte dans le berceau de race aujourd'hui, c'est l'aptitude à l'I.A. de sperme frais. Sur une génération de soixante-dix-quatre-vingts étalons, il y en a trente pour cent qui sont aptes: ça veut dire qu'on conserve le moins mauvais des étalons aptes à l'IA. Le principal critère n'est plus le phénotype, la gueule, les allures, les aplombs etc., c'est de pouvoir être utilisable en I.A. Les étalonniers ont vite fait l'hypothèse qu'en achetant des poulains issus de l'I.A., ils auraient à trois ans des étalons qui auraient plus de chances d'avoir une bonne qualité de semence... Au lieu d'avoir le choix entre soixante-dix étalons, on ne l'a plus que sur vingt. Il y a un dicton en maréchalerie: il faut adapter le fer au pied. Là, c'est le cheval qui doit se plier à la technique, au niveau de connaissance technique. (Le directeur du stud-book)

Une consolation: cette nouvelle grille de sélection permet à l'élevage des zones de multiplication d'obtenir de très bons reproducteurs à prix raisonnable. Ce sont les nouveaux élevages du Massif Central et des Pyrénées qui sauvegardent la diversité génétique.

L'idéal du milieu

L'insémination artificielle a entraîné un autre effet: elle a délocalisé l'élevage. Naous fit la gloire de la jumenterie de Callac et de ses éleveurs, tout comme Nirée à Gourin une trentaine d'années plus tard. Aujourd'hui les camionnettes avec leurs tubes de semence réfrigérée sillonnent la Bretagne, et certains étalons brouillent la carte de territoires traditionnels des deux circonscriptions. Le directeur du Haras d'Hennebont commente ainsi le grand brassage:

⁵⁵ Les éleveurs du berceau de race comtoise s'y sont mis en 2000, à petite échelle.

⁵⁶ Le directeur y avait noué des relations privilégiées avec un zootechnicien spécialiste des techniques de reproduction (Éric Palmer, INRA Nouzilles).

Il y aura des Postiers s'il doit y avoir encore des éleveurs qui ont le goût du Postier, du Trait si des éleveurs veulent faire du Trait. Ils choisissent, et ils emmènent leurs juments à tel ou tel étalon, par exemple à Pleyben, où ils trouvent l'étalon qui a été second au championnat de France d'attelage en 99. C'est le même principe que pour les étalons de sport. Il faut laisser aux gens la liberté d'élever ce qu'ils veulent. Pour le reste, l'éleveur qui veut avoir des gros poulains, il met de l'étalon de trait, celui qui a une jument un peu commune, il veut avoir un poulain plus distingué: il met du Postier. Un coup de Postier, un coup de Trait, dans une population diverse. Je pense que l'ensemble de cette population va quitter le Trait d'autrefois, pour aller vers quelque chose de plus Postier. Je me demande si le Breton de demain ne va pas allier les deux.

C'est bien l'avis du directeur du Syndicat des éleveurs, qui fait remarquer l'étonnante obstination des propriétaires de "juments faites en mères, grosses juments avec du cul, qui n'ont de cesse de les donner à de jolis Postiers".

Deux tendances contradictoires sont à l'œuvre: la préservation d'une diversité qui est l'une des caractéristiques historiques de la race, et la recherche du cheval de l'entre-deux.

Tout le monde aime bien un Trait avec de la gueule et qui trotte, ou un Postier avec de la masse. Ce que les gens ont envie d'idéaliser et de produire, ce ne sont pas les types très tranchés de Trait, massifs, osseux, un peu communs, ou de Postiers un peu fit, très distingués et très sportifs. On dit des poulinières et des étalons qui sont en tête de rappel: cette jument, on l'a mise en Postière, mais elle ferait une bonne Trait... Cet étalon, il est aussi Postier que je suis évêque, mais c'est la règle du jeu. On évite soigneusement de dégager un modèle exclusif, on est content quand on peut vendre des petits chevaux épais, près de terre, trapus, profonds, aux éleveurs espagnols – il y a une demande en ce moment. On est content aussi de faire des chevaux pour l'attelage de loisir et de compétition, le gros balèzes d'une tonne aux Japonais, et des chevaux qui font juste perpétuer un modèle et un type. (Le directeur du stud-book)

Paradoxe de cette population bretonne en quête d'intégration des contraires: elle manque de *milieu*. Le directeur du stud-book:

Tout le monde recherche une ligne de dos rectiligne avec un rein bien attaché. Nous, on a tendance à avoir des chevaux qui sont faits en deux morceaux, avec un garrot un peu plongeant, un peu noyé, avec une ligne de dos un peu molle et deux gros bouts, c'est une autre caractéristique de la race bretonne,

ce dos un peu lâché, quelquefois un peu longuet, et des chevaux qui se déplacent en berçant un peu, le dos pas très tendu.

Animal typiquement intermédiaire, le Centre Montagne a été "rattrapé". Deux arguments, jouant respectivement sur les registres économique et patrimonial, ont plaidé en sa faveur. Les étalons ont retrouvé preneurs chez les Espagnols, dont la jumenterie pour la production de viande n'a pas encore forci comme celle des Italiens. La perte de l'appellation avait d'autre part provoqué un malaise sur les terrains de concours. Les "bonnes petites juments" qui ne figuraient plus au rappel créaient un sentiment de vide: on a alors compris qu'elles représentaient la "culture de la race". On a donc réorganisé la nomenclature – il faut toujours aller de l'avant! –, qui comprend désormais le "Grand Trait" et le "Petit Trait" (qu'on produit partout, et qui resurgit au hasard des combinaisons génétiques). Explication, sous la forme du portrait idéal:

Ce sont des juments extraordinairement typées, épaisses, musclées, les quatre pieds qui tombent dans un rectangle quand elles se posent devant le jury, le genou naturellement effacé. Avec de l'expression, de bons tissus.

Des membres secs et faiblement poilus, l'épaule profonde, oblique, longue, la croupe horizontale, et puis l'œil à fleur de tête, la tête au profil creux, presque exagérément fine: cette "culture de la race" qui met tout le monde d'accord, jeunes et vieux, porteurs de savoirs anciens ou résolument techniques, garderait l'empreinte arabe, reconnaissable à la combinaison de ces divers caractères. Les croisements effectués par les Haras royaux, puis nationaux, à plusieurs reprises dans l'histoire – des élevages aristocratiques dans les terres pauvres de la montagne (Saint Gal de Pons, op.cit.) aux croisements de la deuxième moitié du XIX^e siècle (Frouin, op. cit.) seraient donc restés en mémoire, avec l'usage beaucoup plus ancien des étalons orientaux dans les élevages de la noblesse bretonne. En 1931 – pleine période du croisement avec l'Ardennais-Belge qu'il ne se privait pas de dénoncer –, A. Saint Gal de Pons se réjouissait de "la fidélité insoupçonnée et irréductible que, malgré les gouvernements, les populations montrent au type de cheval avec lequel elles ont grandi et vécu". Il reconnaissait

CONCOURS ÉPREUVE SUR LA PLACE DE LANDIVISIAU, LE DIMANCHE DE LA PENCÔTE, EN 1998. LES ALLURES VIVES PERMETTENT DE REPÉRER LES POSTIEERS (PH. YVON LE BERRE).



sur les champs de foire les œuvres du “vieux fond bidet”. L’endurance, l’énergie, la rusticité: en un mot, le “fil d’acier”, qui s’oppose au “mastodonte... aux dessous cotonneux”⁵⁷. La reconnaissance d’une identité forte de l’ancien petit cheval de la montagne marque une étape dans l’histoire de cette communauté d’éleveurs. Elle traduit un souci patrimonial nouveau: préserver toute la diversité génétique et culturelle, qui offre d’ailleurs les meilleures garanties commerciales, dans une période de diversification de la clientèle.

La sauvegarde du Petit Trait s’accompagne d’un renforcement des passions sur le Postier, dont les caractères – la distinction, le geste brillant du genou et du jarret, “un peu frimeur” – sont activement recherchés aujourd’hui. Car l’effervescence du commerce de la viande est bien retombée: la construction européenne a défait les dispositifs juridiques qui régulaient les échanges commerciaux avec l’étranger, et les Français sont toujours aussi peu hippophages. Le cheval de trait est entré dans une nouvelle phase de son histoire. Vingt ans après la viande, il a été l’objet d’une deuxième relance, valorisant cette fois-ci l’attelage de sport et de loisir, et tout une gamme de nouveaux usages liés à la diversification agricole (traction “verte” de l’agro-tourisme et du “bio”, débardage écologique, etc.).

Le retrempeage dans le sang

Le cheval breton “communique”. Les grands équipages des Haras caracolent sur les panneaux des transversales à quatre voies à l’annonce des sorties de Lamballe et d’Hennebont. La ville de Loudéac a installé un attelage sculpté dans le végétal sur un rond-point de la rocade qui la contourne, et elle attire tous les étés plusieurs milliers de visiteurs pour sa fête du cheval célébrant la culture d’éleveur qui lui est restée fidèle. Petits et grands, plus ou moins postiers, les Traits ont brandi le drapeau d’hermine sur tous les terrains de la compétition, des “Routes”, épreuves d’endurance attelée sur le parcours Boulogne-Paris (1995, 1997, 1999), aux Trophées des Salons de l’agriculture et du cheval, des concours locaux d’utilisation pour néophytes aux championnats d’attelage exigeant diplôme et préparation professionnelle. Le syndicat des éleveurs a subi l’épreuve d’une profonde transformation sociologique de son cercle d’adhérents, révélée par l’interdiction officielle d’écourter les queues des chevaux, un acte jugé barbare et anachronique⁵⁸. Malgré l’attachement à ce rite professionnel ancien, les éleveurs ont obtempéré: il n’était pas pensable de voir leurs champions écartés des concours, motivation première de leur activité. Le refus d’obéissance est venu des nouveaux propriétaires, dont le directeur du Haras d’Hennebont parle en ces termes:

⁵⁷ Op. cit., p. 169.

⁵⁸ Voir Lizet, 1999.

Les étalonniers, dans les stations, me disent qu'il y a une nouvelle clientèle, des gens qui ont quelques hectares de terrain, assez proches du milieu agricole mais qui font un autre métier, il achètent une ou deux juments bretonnes comme d'autres achetaient des poneys il y a quelques années. Il y en a qui participent un peu à la sélection, dans les concours traditionnels de modèles de pouliches et poulinières, et les concours d'utilisation. Ces nouveaux éleveurs sont plus jeunes. Mais le fait d'atteler a aussi suscité un intérêt pour la génération d'après dans les familles d'éleveurs traditionnels, et même chez les femmes: il faut qu'il y ait un groom⁵⁹ sur les voitures.

Écourtage et lien social

À contre-courant des tendances culturelles générales qui voient plutôt les "rurbains" et les néo-ruraux exprimer une sensibilité très vive sur la question du bien-être animal, le groupe hétérogène des nouveaux éleveurs a mené campagne contre la position du Syndicat, revendiquant la pratique traditionnelle, poussant à la dissidence et à la transgression de l'interdit. Il a fallu transiger. Non pas sur l'abandon de l'écourtage, car le partenariat salvateur avec l'État aurait été remis en cause. Mais sur les statuts, qui ont été aménagés de façon à favoriser la prise de rôle par les néo-éleveurs. Pour la première fois de son histoire – et de l'histoire générale des stud-books de chevaux de trait –, le cheval breton a cessé d'être spécifiquement agricole, pour devenir rural, néo-rural et rurbain. Conscients des risques d'éclatement de la structure et d'éparpillement des pratiques d'élevage, les responsables de la race ont donc choisi le compromis et l'ouverture. La prise en compte d'avis et d'enjeux divers et parfois divergents sur l'animal à produire s'est accompagnée d'un déploiement des activités dans l'ensemble des régions qui font naître aujourd'hui des poulains bretons. À la faveur de

l'attribution d'une prime européenne pour la conservation des races animales menacées qui imposait l'inscription au stud-book, une vaste opération d'identification des jumenteries du Massif Central et des Pyrénées a été déclenchée. Les liens avec les pays importateurs traditionnels (Italie, Espagne, et Brésil notamment) ont également été resserrés, souvent à la faveur des concours de race. La "race" est aujourd'hui forte de 1.400 adhérents, contre 500 avant tous ces événements. Elle possède son média, un bulletin dont la conception et la réalisation sont confiées à des professionnels⁶⁰. Avec le soutien actif des Haras régionaux et malgré la résistance du Service central⁶¹, elle utilise le livret d'origine des animaux pour impliquer les éleveurs dans les affaires de leur syndicat: celui-ci contremarque le document officiel fourni par l'organisme national qui a procédé à l'informatisation des données, et il le distribue aux adhérents contre une somme modeste, mais symbolique.

Ébranlé par le séisme de la caudectomie, le Syndicat s'est donc employé à fabriquer du consensus, ce que reflète sans doute le goût appuyé pour le "cheval intermédiaire", image de l'équilibre retrouvé. La gestion attentive des conflits dans la communauté élargie des adhérents au Livre se double d'une grande prudence à l'égard des évolutions du marché. La demande pour le loisir reste faible, et c'est encore le ramassage des poulains de boucherie destinés à l'exportation vers l'Italie qui anime les rouages du système. Cette attitude précautionneuse est aussi le fait du Haras d'Hennebont. Dans une période de grand bouleversement structurel qui impose à l'administration le partenariat avec les acteurs socio-professionnels de la filière⁶², le directeur de la circonscription méridionale a choisi d'accompagner le retrait de l'État dans les affaires chevalines de la région. Il insiste sur le rôle qu'il a joué auprès des étalonniers:

Lors des achats, quand je suis arrivé en Bretagne, je leur demandais quel genre d'étalons ils voulaient produire, ce dont ils avaient besoin. Ils me disaient: ce qu'on veut produire, ce sont les chevaux que vous nous achèterez. Ils élèvent, ou plutôt élevaient, ce qui correspondait aux goûts du directeur ou de l'inspecteur.

Il s'est beaucoup investi dans une opération de mise en valeur touristique du Haras, de ses hommes et de ses chevaux. Depuis 1999, le magnifique enclos de vingt-trois hectares aména-

⁵⁹ Dans le milieu de l'attelage de compétition, nom donné à la personne qui seconde le meneur (en particulier pour équilibrer la voiture dans les virages, avec le poids du corps).

⁶⁰ *Cheval Breton, bulletin d'informations du Syndicat des éleveurs du cheval breton* (deux publications par an, depuis 1994). Ce bulletin prend donc la relève de la *Bretagne hippique* (1907 à 1939).

⁶¹ Service des Haras, des Courses et de l'Équitation.

⁶² Par décret du 2 juillet 1999, l'adminis-

tration des Haras Nationaux a été transformée en Établissement public national à caractère administratif, sous la tutelle du ministère de l'Agriculture (Direction de l'Espace Rural et de la Forêt). L'EPCA "les Haras Nationaux" devient prestataires de service, ouvert à la concurrence et au partenariat rapproché avec les acteurs socio-professionnels. D'importants moyens ont été mis à la disposition des associations gestionnaires des races, en fonction du nombre de naissances annuelles et du nombre d'adhérents au Syndicat.

gé dans l'ancienne abbaye cistercienne, les cinquante-cinq étalons et la trentaine d'hommes qui les entretiennent et les utilisent font partie d'une réalisation globale du District de Lorient (cinq sites), visant à transformer l'image d'une région industrielle sur le déclin. Dans la pure conception anglo-saxonne du musée de plein air, prolongeant le parcours libre dans l'écurie-centre de découverte, des visites guidées parcourent les bâtiments qui hébergent les étalons, s'attardent dans la sellerie et dans la forge qui a été remaniée en conséquence... Le personnel "fait partie du décor", le Haras se donne à voir et à comprendre, et son directeur conclut ainsi la présentation qu'il en fait:

Le cheval en Bretagne aujourd'hui? C'est à chacun son cheval. Il fallait se faire connaître, faire naître des vocations de cavaliers, d'éleveurs, de consommateurs.

La question de la viande est ici prudemment esquivée, mais la boutique offre une étonnante gamme de colifichets. Autant d'images du cheval à consommer.

Le directeur du Haras d'Hennebont "accompagne l'évolution"; son homologue de Lamballe, lui, a choisi l'intervention énergique. Ancien responsable de CFFPA⁶³, il mise sur la mutation de la région, "appelée à devenir, sur le plan agricole, une zone verte pour l'Europe, avec l'élevage hors-sol qui va muter ailleurs, dans le Bassin Parisien". Il s'intéresse donc prioritairement aux utilisations nouvelles pour le loisir, et réaffirme l'identité postière de son dépôt d'étalons, faisant entrer dans les écuries des modèles qui clivent la clientèle: Garwenn a attiré les juments des utilisateurs sportifs mais il a suscité la protestation des traditionalistes du "lourd" qui lui reprochent sa fesse plate. Il a restauré les épreuves d'endurance pour juger des compétences des futurs reproducteurs. Les étalonniers ont joué le jeu dans un premier temps, puis ils ont rapidement déserté le champ de course, car ils voyaient fondre leurs protégés dans la période précédant les "Départementaux", concours de haut rang.

Une piqûre de rappel pour l'identité postière

Mais le directeur du Haras de Lamballe a surtout choisi de faire rejouer l'histoire de la race. Il s'est lancé avec enthousiasme dans une entreprise de croisement méthodique, de "retrempage génétique", pour retrouver le Postier original:

Dans les concours, le Postier, le Postier, ils en parlent avec tellement d'amour... Pourquoi ne pas remodeler un cheval? Dans mon poste précédent à Villeneuve-sur-Lot, j'ai appris que dans le monde de l'attelage, on cherchait des chevaux qu'on ne trouvait pas en France, des Polonais, des Hongrois, des Tchèques, qu'on achetait cher et souvent médiocres... A Villeneuve-sur-Lot, je faisais des signalements de poulains pour l'attelage et la chasse à courre, ils croisaient Trotteur ou Anglo, Arabe, Selle Français, et Bretonnes. Il y avait au Haras surtout des étalons bretons, et c'était des émigrés bretons qui les avaient demandés.

Il observe le jeu complexe des jugements dans les jurys de concours qu'il préside, "l'énorme mis en Postier parce qu'il a de belles allures, le Postier déclassé en Trait parce qu'il a de mauvais tissus"... Partant du constat que le "cent pour cent postier n'existe pas", il œuvre à sa reconstruction, claire et nette. Il a lu ses "classiques" bretons: F.-M. Bléas (1913), et surtout Henri de Robien, le promoteur du Trait léger, instigateur de la Société nationale du Trait léger sélectionné par l'épreuve. S'inspirant des premiers temps prestigieux du demi-sang Norfolk-breton, il conçoit un protocole expérimental d'accouplement pour revenir au "sang". Cinq années de croisement prévues, sur des juments haut de gamme, le plus près possible de l'idéal postier, et une implication exceptionnelle du Haras, qui s'engage à acheter l'ensemble des poulains qui naissent. En première et en deuxième année, les étalons trotteurs, anglo-arabes et pur-sang anglais et arabes donneront des hybrides F.1. – appellation zootechnique contrôlée – parmi lesquels la commission "élevage" du Syndicat opérera son choix. À deux ans, ces élus seront donnés à un nouveau lot de poulinières triées sur le volet. Et c'est cette troisième génération qui devrait livrer la clef de l'expérience.

La "piqûre de rappel" du croisement avec le cheval de sang – surtout le Trotteur – ne s'est pas faite sans douleur. Le programme expérimental a été voté *in extremis* par le Conseil d'administration du Syndicat des éleveurs. Un étalonnier du Haras me présente la série des F.1.; il énonce sobrement: "Les éleveurs ont peur de perdre la race". Le directeur rapporte la rude critique qui lui est adressée: son patronyme est passé dans le langage des gens de concours, pour désigner les sujets légers, qui sont également taxés d'être "faits en femelles". Les éleveurs jugent ce qu'ils voient, et ce qu'ils voient – le F.1. – ne "fait pas breton". Le directeur manie un argument de

⁶³ Centre de Formation Professionnelle Agricole.

poids: les chevaux de sang sont sélectionnés dans l'épreuve, et en particulier sur la solidité des membres et des sabots. La singulière fragilité des *dessous* des Bretons, envahis par le poil blanc qui favorise les maladies de peau et donne une corne également blanche de mauvaise qualité, trouverait réparation dans ces robes sombres et unies. Le bai, par exemple. Mais cette couleur a précisément été bannie dans les concours, qui ont sélectionné l'alezan avec constance, depuis les 1970. Sur les F.1., le Trotteur a effacé le profil concave de l'arabe qui participe si fortement du type idéal, et il a apporté cette livrée brune mal aimée. "Vous allez détériorer la race"... Reproche insistant, qui en dit long sur l'inquiétude du milieu. Les "F.1." sont bel et bien des "hybrides" sur le plan symbolique: ils résultent de l'accouplement entre les catégories Trait et Sang. Un appariement difficile, qui fut à la fois fondateur et durement frappé d'interdit par l'administration centralisée des stud-books, à la Société nationale des agriculteurs de France. Le directeur du Haras de Lamballe joue avec le feu. Ses F.1. bénéficient d'un certificat d'origine: ils sont "C.S." (Cheval de Selle) et "Facteurs de Postier breton". Il se pourrait que les registres Postier et Trait, si laborieusement réunis au début de ce siècle, s'individualisent à nouveau:

Ils doivent y revenir. On est entré dans la mécanique du Postier demi-sang. La génération qui va naître va être issue de C.S., sera facteur de Postier breton. Donc, Pompadour⁶⁴ demande au stud-book de réouvrir un registre postier. Il faut qu'ils recommencent cette mécanique: naîtra Postier un cheval de père et de mère Postiers. Et tout ce qui n'est pas Postier, c'est Trait, même s'il y a des Postiers dedans.

Cette clarification administrative pourrait bien aller à l'encontre du travail d'accommodement des gens du cheval breton, qui, dans le façonnement toujours recommencé de l'idéal de l'entredeux, dosent depuis un siècle des tensions centrifuges.

Conclusion

Le "sang de cheval", cette fièvre banale chez

⁶⁴ Organisme de gestion centralisée des livrets d'origine, situé au Haras de Pompadour.

⁶⁵ Cette métaphore horticole n'est pas sans lien avec celle dont usent les employés de la chaîne d'abattage: fleurir la

carcasse, c'est l'opération finale de ceux qui "font les bêtes", avant la livraison aux bouchers. "Fleurir" (ou "fleurer") consiste concrètement à esthétiser les carcasses, en dessinant dans la couche superficielle de graisse (Vialles, 1987, p. 60-70).

les Bretons, aurait donc comme origine la profonde mutation du rapport à l'animal survenue dans les pays léonard et du Trégorrois, au tournant du XVII^e et du XVIII^e siècles. La poulinière passe alors du dehors au dedans, d'une économie de cueillette à une production commerciale intensive. Le système d'élevage bascule, et le bidet de selle et de bât se transforme en puissante bête de tirage. Point stratégique de ces métamorphoses: la mangeoire et son contenu.

Deuxième point fort dans l'histoire de ces passions: la création de la race officielle, en pleine crise de la civilisation du cheval moteur et dans l'interrogation anxieuse sur le type de bête à produire. Le Postier ou le Trait? Le sang, ou la masse? La Bretagne chevaline est tiraillée entre deux grandes tendances contraires du marché, deux "classes de chevaux" difficilement réductibles, portées par des institutions sociales qui s'opposent. Le demi-sang Postier Norfolk-breton est promu par une Société hippique locale qui s'enracine dans la grande culture équestre élitiste, le Trait breton par la Section régionale de la Société nationale des agriculteurs de France, qui vient de se créer. Ce sera "le sang sous la masse", "le mélange de l'eau et de l'huile". L'histoire de la race est chaude, commerciale, opportuniste. Elle s'est faite dans les croisements perpétuels entre des catégories et des types d'animaux différents – qui disparaissent et resurgissent – et dans le travail d'intégration de forces antagonistes (l'idéologique et le matériel, le marché, les institutions sociales, l'inscription dans une logique locale, régionale ou nationale). Elle s'est faite, aussi, dans l'opposition entre la masse des agriculteurs qui ont longtemps refusé les étalons et la sélection officiels, les éleveurs qui ont choisi le vis-à-vis avec l'État (les Haras, l'armée et les institutions partenaires, comme le Syndicat des éleveurs) et les maquignons, artisans de la liaison entre ces mondes contrastés.

Le grand paradoxe est précisément de rester soi-même dans ce carrefour d'influences qui mènent à un certain détachement: les éleveurs bretons possèdent une véritable culture, au sens où les rivalités et les intérêts personnels, dans les concours, s'effacent devant le spectacle d'un animal de valeur, que tout le monde reconnaît. L'un des traits culturels le plus fort est sans aucun doute la fibre commerciale – maquignonne – qui tire un axe de cohérence historique entre l'éleveur d'il y a trois siècles et l'étalonner "fleuri" ⁶⁵ de la fin du deuxième millénaire, qui assi-

mile la commande bouchère et la fabrication scientifique de l'animal, tout en la dévoyant. Dans l'histoire longue, cet art maquignon qui remodèle sans cesse l'animal en fonction d'un branchement commercial et d'un échange a sans doute aussi permis d'éviter en Bretagne le huis clos asphyxiant qui a si fortement marqué la trajectoire des autres berceaux de races de trait français, dans la lente marginalisation économique et sociale de ce type d'élevage⁶⁶.

C'est, curieusement, la puissante nostalgie d'une industrie chevaline fonctionnant à plein régime durant deux siècles et demi, qui a permis le raccordement avec une nouvelle logique marchande axée sur la viande. Un grand écart entre les manières de faire ancestrales et la zootechnie moderniste appliquée: la culture de la race procède d'une combinaison complexe entre les capacités d'absorption et de résistance. Durant toute cette période marchande, le Trait breton souffre tout de même d'un statut de race secondaire, vouée à l'amélioration par le croisement avec l'exogène. Il faudra soixante-dix ans à la communauté du stud-book pour hisser ses reproducteurs au rang d'améliorateurs. Et c'est avec la révolution productiviste de la filière viande que le passage s'effectue, dans un mouvement d'expansion spectaculaire. L'argent revient par le cheval avec le prestige d'une race à identité forte, dans le redéploiement du système d'élevage, à l'échelle nationale et européenne. En France, le berceau de race se dédouble. De

l'ouest vers le sud-ouest, les nouveaux élevages de la montagne méridionale écopent du statut de "berceaux secondaires". L'Italie des hippophages importe à grand prix les magnifiques montagnes de viande qui vont d'ailleurs s'avérer inadaptées aux systèmes techniques indigènes.

Mais la tension commerciale rabat le modèle hypertrophié de la belle époque bouchère, et désamorce la folie des grandeurs et des rondeurs. Les années d'après viande sont marquées par la volonté commune d'entretenir un capital génétique et culturel chèrement acquis. Éloge du Petit Trait arabisé et de l'idéal Postier qui se retrouve un peu dans tous les Traits au hasard des combinaisons génétiques: c'est un modèle mesuré qui résulte de l'aventure aux extrêmes. Éloge également de l'*aggiornamento*, – peut-être un peu frileux, car l'équilibre social et commercial est fragile – dans l'échange au sein d'une communauté qui vient de traverser de multiples épreuves. Après la chute brutale du marché de la viande, c'est aujourd'hui l'expérience du changement sociologique en milieu rural. La "rurbanisation" – installation de citadins à la campagne, qui continuent de travailler en ville – a touché de plein fouet la communauté du stud-book et son monde d'agriculteurs-éleveurs habitué à travailler entre soi. La promotion du cheval de trait comme partenaire de sport, de loisir et de compagnie est réussie, et l'emblème désormais se partage. Le redécoupage territorial en syndicats de pays et communautés de communes, la célébration des richesses du terroir sur le marché touristique européen ont par ailleurs réactivé un processus ancien de folklorisation autour du cheval et de la paysannerie bretonne. Mais cela est une autre histoire.

⁶⁶ Un destin partagé par une autre race, dont l'analyse comparée serait sans doute instructive: la Comtoise, également douée

d'une belle vitalité dans la phase "viande", très active sur la conquête des marchés actuels, petits mais divers.

Bibliographie

BLÉAS F.-M., 1913, *Les chevaux bretons*, Morlaix, imprimerie Lejat.
CORRE Joëlle, 1993, *Landivisiau, capitale du cheval breton au XX^e siècle*, mémoire d'histoire contemporaine, Brest, Université de Bretagne occidentale.
FROUIN E., 1927, *Le cheval breton*,

Imprimerie moderne, Saint-Brieuc et Imprimeries réunies de Nancy.

HOUDUS J., 1941, *L'élevage du cheval en Bretagne*, thèse pour le doctorat vétérinaire, Maisons-Alfort/Rennes.

LANGLOIS Bertrand, 1995, *Essai sur l'histoire des concours de "modèles et allures"*, in *De pégase à Japeloup*,

cheval et société, Festival d'histoire de Montbrison: 147-169.

LE BERRE YVON, 1982, *Les grandes étapes de la création du cheval breton*, "Ethnozootechnie", 30, Le cheval dans l'agriculture: 15-25.

LE BERRE YVON, 1999, *Un siècle de cheval breton*, L'Association Le Breton et son cheval, Parc Naturel Régional d'Armorique.

- LE GALLO Y., 1982, *Une caste paysanne du Haut-Léon: "les Tulods"*, "Mémoire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Brest (MSHAB)", t. LIX: 53-76.
- LIZET Bernadette, 1999, *Pour quelques vertèbres de plus. La reconstruction d'une identité du cheval de trait*, in A. Ouedraogo et M. Le Neindre éd., *L'homme et l'animal: un débat de société*, Paris, INRA, coll. Un point sur...: 145-162.
- MENNESSIER DE LA LANCE Général, 1915-1921, *Essai de bibliographie hippique*, Paris, Lucien Dorbon, 2 t.
- MONNIER M., 1924, *L'industrie des étalons dans le nord-Finistère*, Morlaix, Lajat.
- MULLIEZ Jacques, 1983, *Les chevaux du royaume. Histoire de l'élevage et de la création des Haras*, Paris, Montalba.
- MULLIEZ Jacques, 2000, *Le cheval breton au XVII^e et XVIII^e siècles*, "Actes des conférences 1990", Université des Enclos et des Monts d'Arrée, Université d'été, Rennes, Presses Universitaires de Rennes: 82-97.
- MUSSET René, 1917, *L'élevage du cheval en France*, Paris, Librairie agricole de la Maison rustique.
- PIERRE Éric, 2003, *La viande de cheval au secours des classes laborieuses*, dans F. Dubost et B. Lizet éd., *Bienfaisance nature, Communications*: 177-200.
- ROBIEN (Comte de) Henri, 1907, *Le Norfolk-Breton devant l'opinion*, Paris, Lucien Laveur.
- ROBIEN (Comte de) Henri, (sd, 1909), *Le Norfolk-Breton. Au Pays de Cornouaille*, Paris, Lucien Laveur.
- ROSSIER Emmanuel et COLÉOU Jean, 1977, *Économie et développement du cheval en France*, Paris, André Leson.
- SAINT GAL DE PONS, A., 1931, *Les origines du cheval breton*, Saint-Brieuc et Quimper, A. Prud'homme et Le Gaziou.
- VIALLES Noëllie, 1987, *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, Paris, MSH/Ministère de la Culture.